

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Puis il revenait instinctivement vers la couche funèbre où était étendue son bon ange gardien, ainsi qu'il appelait Pauline, pour toujours muette. Est-ce que c'était possible, que jamais plus elle ne lui parlerait ?

Alors, c'était vrai, il était seul pour toujours ! Qu'allait-il devenir ?

Et il se mit à penser à sa vie passée, à ses amours, hélas !... si courtes, avec celle qui désormais ne devait plus s'éveiller du grand sommeil sans rêves où elle venait d'être plongée par la plus implacable des fatalités.

Il la revit petite ouvrière si honnête, si droite, si travailleuse.

Orpheline de bonne heure, elle avait été recueillie par des voisins qui l'avaient aimée, élevée, nourrie par charité.

Une dame riche de la rue Ramey à Montmartre lui donnait ses nippes, pas bien belles, mais qu'elle faisait durer longtemps, tant elle était soigneuse, même toute gamine.

Elle allait chez les sœurs de Clignancourt, mangeant dans le quartier tantôt chez une concierge, tantôt chez une autre, couchant dans une petite mansarde où était morte sa mère, une brave créature comme elle, et qu'on lui avait laissée par charité.

Puis tout de suite après sa première communion, elle avait voulu reprendre le métier de sa mère et était entrée comme plieuse de journaux dans les imprimeries.

Là, au bout de quelques années, elle avait rencontré Eugène, lui aussi employé dans la même maison comme mécanicien.

Elle était toute petite, pas si grosse que deux liards de beurre, néanmoins il avait été tout de suite frappé de l'extraordinaire énergie qui brillait dans ses grands yeux, son unique beauté, mais superbes comme aucuns, déjà pensifs, doux et si droits !

Il avait voulu lui faire la cour, l'accompagner quand elle rentrait chez elle, lui proposer d'aller quelquefois lui tenir compagnie le dimanche.

Comme elle l'avait repoussé, se défendant vaillamment, honnêtement !...

Et sa réputation !... Ce serait du beau si l'on parlait, si on la soupçonnait, elle la fille du quartier !... Oh ! mais non !...

Et l'impression ressentie par l'ouvrier s'était encore accrue, développée, approfondie, un jour qu'elle l'avait grondé.

La veille, il avait fait la noce, et Pauline qui l'avait rencontré lui en avait fait honte le lendemain.

— Que voulez-vous, lui avait-il dit, je n'ai personne au monde, moi non plus, je suis comme les chiens sans maître qui font des bêtises, parce que personne ne les aime. Pour qui voulez-vous que je

travaille, que je peine, que j'économise, puisque je n'ai pas un parent ?...

— Pour la famille qui vous viendra plus tard.

— Jamais, puisque vous ne voulez pas de moi.

Elle rougit, et, le voyant très ému, elle lui répondit :

— Corrigez-vous, nous verrons après.

Pour l'amour d'elle, il avait alors renoncé à la noce, au jeu, au café, à la ballade, et était devenu un ouvrier modèle.

Comme il avait été heureux, à cette époque.

Leur mariage était décidé parce qu'elle avait confiance.

Pauline admettait Eugène dans la petite mansarde, où jusque-là il n'avait jamais mis les pieds.

Et son amour augmentait encore en la voyant de plus près.

Comme elle était sage, raisonnable, économe ; vivant de presque rien avec les deux sous de lait qui lui faisaient à peu près toute la journée ; rapportant encore des brochures à plier chez elle, au lieu d'aller courir et se promener comme les autres.

La malheureuse agonisait seule, aux environs d'Orléans.

Elle ne put pas refuser et partit.

Elle demeura un mois absente, à peu près.

Quand la jeune femme revint, Eugène s'était fait renvoyer de la maison où il travaillait.

On était en morte saison, les affaires n'allaient pas, il ne trouvait pas, disait-il, à s'embaucher ailleurs.

Alors l'ennui, la solitude, le désœuvrement réunis, lui avaient fait reprendre sa vie de garçon.

De nouveau, il s'était ancré au café où il jouait plus que jamais, où il buvait avec les amis, où il rigolait à tire-larigot.

Rien, ni les pleurs, ni les supplications de Pauline, ne purent le faire revenir à l'ouvrage.

Et les petites économies s'en allèrent toutes sous le sou, semaine par semaine.

A sa femme qui lui reprochait doucement sa paresse il répondait effrontément :

— Non, je ne suis pas paresseux, mais je ne trouve rien, absolument rien.

Déjà le linge, les quelques bijoux de Pauline commençaient à prendre le triste chemin du Mont-de-Piété.

C'était juste au moment où Georges Chaniers venait de louer l'usine de la rue de Belleville, Eugène qui était entré chez un entrepreneur fut envoyé pour certains travaux.

Pierre de Sauves, qui le vit à l'œuvre, resta frappé de son intelligence et de son adresse.

Il l'embaucha, et peu à peu le prit en affection.

Mais depuis, que de fois la noce et la fête ne l'avaient-elles pas attiré de nouveau, malgré l'intérêt du patron et l'affection de Pauline.

Et maintenant qu'elle était raide et froide devant ses yeux, se reprochait-il assez amèrement de l'avoir rendue malheureuse, de ne l'avoir pas écoutée, d'être cause d'une douleur plus grande, ou d'une angoisse plus profonde.

N'était-ce pas le mauvais sang qu'elle avait fait, ou le travail forcé auquel la pauvre femme s'était livrée qui l'avait mise où elle était ?

Ah ! le sans cœur, la canaille, l'incorrigible gredin qu'il représentait !...

De nouveau, il se leva, alla vers la morte, couvrit de baisers et de larmes son pauvre front glacé.

— Ma Pauline ! murmurait-il, ma Pauline, pardonne-moi, je t'aime tant !...

Puis tout à coup il se redressa, s'arracha les cheveux, tandis que de rauques sanglots s'échappaient de sa poitrine.

— Fini !... c'est fini !... Morte, morte... on va l'emporter !...

Ah ! pourquoi est-elle partie au moment où avec la petiotte, le repentir, le vrai cette fois-ci, entrait dans son âme ?...

Comme il aurait travaillé pour l'enfant !...

Comme il serait devenu bon, en voyant grandir son chérubin sur les genoux de Pauline.

Tandis qu'à présent que faire ?

Se séparer de l'enfant pour le faire nourrir ?

Et en rentrant toujours la maison vide, le foyer désert, l'âtre froid !...

Non pas ça !

Il se révolte, il crie, il blasphème.

A-t-il peu de chance, tout de même !...

Tout à coup, il réfléchit :

Ah ! s'il avait de l'argent !...

Ses yeux brillent, son front s'assombrit, son visage devient très dur.

Il tombe assis à l'autre extrémité de la chambre.



Eugène Gages pose sa fille à lui, à la place de la petite Chaniers. — Voir page 10, col. 3.

Aussi quel joli petit mobilier elle avait acheté en se mariant !...

Et comme Eugène était fier lorsqu'il conduisait quelque ami chez lui, après la noce.

Il gagnait de bonnes journées qu'il rapportait alors fidèlement à la maison ; Pauline avait voulu absolument continuer son métier ; mais après le plinge au journal, elle trouvait encore assez de temps pour raccommorder les vêtements de son mari, tenir le ménage avec la propreté flamande qui était son fort, préparer de bons repas substantiels, en un mot elle faisait à Eugène une vie autrement douce, heureuse, aisée, que tout ce qu'il avait pu rêver de plus beau.

Quel bonheur, qu'elle intimité, qu'elle joie avait été alors celle du petit ménage !

La fatalité avait voulu que Pauline fût appelée au lit de mort de la sœur de sa mère.